

Ainsi déçu dans ses projets, et avisé de la formidable attaque qui le menaçait, Dupleix consacra tous ses efforts à améliorer les défenses de Pondichéry. Il occupa notamment Ariancopan, village de la banlieue, et, avec le concours de Paradis, y construisit un ouvrage avancé.

Ces préparatifs étaient à peine terminés que l'amiral Boscawen, arrivant sur la côte, ralliait l'escadre de l'amiral Griffin et concentrait au fort Saint-David une armée de six mille hommes, dont quatre mille Européens. Le 19 août 1747, ces troupes arrivèrent en vue de Pondichéry et tentèrent d'enlever le fort d'Arian-Coupan. Law, neveu du banquier, qui commandait dans cet ouvrage, repoussa une première attaque des Anglais, et dans une sortie heureuse, réussit à faire prisonnier le major Lawrence. Malheureusement, la poudrière d'Arian-Coupan sauta quelques jours après, tuant ou blessant plus de cent de nos hommes. Law dut évacuer l'ouvrage et rentrer dans la ville que l'amiral Boscawen investit le 10 septembre 1748. Le lendemain, Paradis fut tué dans une sortie. C'était pour Dupleix une perte immense, car Paradis était son meilleur officier, le seul dont les talents et l'énergie lui inspirassent confiance. En même temps, le nabab du Carnate, changeant encore une fois, prenait le parti des Anglais et envoyait un corps de cavalerie à Boscawen.

L'inébranlable fermeté de Dupleix pourvut à tout; une sorte d'enthousiasme régnait, dit-on, dans la population de Pondichéry entraînée par son énergie. Malgré son immense supériorité, Boscawen ne put faire aucun progrès du côté de la terre; son escadre fut également repoussée avec de grands dommages, et, après trois mois de tranchée, après avoir perdu près de onze cents hommes, il dut lever le siège et se renfermer à son tour dans le fort Saint-David.

Dans l'extrémité où il s'était trouvé, Dupleix avait encore trouvé les moyens de venir à l'aide des établissements de Chandernagor, de Mahé et de Karikal qu'il conserva à la France.

L'Inde entière fut instruite par Dupleix de ces événements dont il prit soin d'exagérer la portée. Les princes indigènes lui adressèrent de toutes parts des lettres de félicitation et son prestige grandit encore dans l'esprit des natifs.

Les efforts de Dupleix ne devaient malheureusement avoir aucun résultat: quelques mois après la levée du siège de Pondichéry, le traité d'Aix-la-Chapelle l'obligeait à restituer Madras aux Anglais. La paix laissait les deux compagnies rivales à la tête de forces importantes dont la supériorité sur les armées indigènes venait de s'affirmer d'une façon éclatante, mais dont l'entretien constituait une charge très onéreuse pour des sociétés de commerce. Depuis la mort d'Aureng-Zeb, le pays avait été, d'autre part, bouleversé par des révolutions que la mort de l'empereur Mohammed-Shah, survenue en 1748, avait rendues plus fréquentes encore. Une foule de princes dépossédés parcouraient l'Inde à la recherche d'alliances pouvant leur permettre de remonter sur leurs trônes. Ils étaient ainsi naturellement conduits à s'adresser aux Européens dont, depuis les victoires de Dupleix, le concours militaire paraissait à tous devoir être décisif, et semblait ne pouvoir être trop chèrement acheté. Les Compagnies enclines, de leur côté, à réduire leurs charges et à étendre en même temps leur influence, étaient fatalement entraînées à prêter l'oreille à des propositions qui leur offraient ce double avantage.

Les Anglais donnèrent les premiers l'exemple de ces marchés. Moyennant la promesse de cession de la ville de Dévicotta, ils s'engagèrent en 1749 à rétablir dans son royaume Sahodgi, ce rajah maharatte de Tanjore que Pertab Singh avait détrôné. Un corps anglais, sous les ordres de Lawrence, s'empara, en con-